

Les graffitis je t'aime sur le murs de banlieue,  
Le silence des poèmes vécu au fond des yeux,  
L'histoire,,toujours la même de couleur ou d'accent,  
Et l'amour qui s'emmêle,,le poing levé du même sang.

Les vitrines qu'ils se cassent, comme ça pour exister,  
Les paroles à voix basse, pour se faire remarquer.

Ils font vivre la rue de jeans déchirés,  
Racontent le jamais vu d'une jeunesse oubliée, les perdants.  
Ils ne se souviennent plus de l'instant just'avant,  
Se perdent à l'inconnu dès que souffle le vent, les perdants.  
Ils vont de nuits sans fin entre bière et fumée,  
Ressentent parfois la faim de l'autre recherché, les perdants.  
Ils s'en foutent et ils restent, l'espoir de quelque chose,  
Marginal dans le geste vers la toute dernière dose, les perdants.

Les vitrines qu'ils se cassent comme ça pour exister,  
Les larmes qui se lassent,qu'aim'raient bien expliquer.

Ils font vivre la rue, immobiles de présence,  
Demandent où on sait plus, vers quel côté la chance, les perdants.  
Ils ne se souviennent pas quelque-part, qu'ils sont nés.  
Ou ici ou là-bas ,mais dans l'obscurité, les perdants.  
Ils marchent la nuit pour rien sans chercher sans attendre,  
Un autre lendemain pour peut-être comprendre, les perdants.  
Ils se disent c'est la vie, à prendre ou à laisser,  
Quand les autres décident où ils ne savent qu'aimer, les perdants.

C.ISOLA  
claude.isola@sfr.fr